

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

La faculté de l'inutile

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1979, tome 75, p. 159-177

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *La Faculté de l'inutile*

*... La plus énorme horde où le loup et  
l'agneau  
Aient jamais confondu leur commune  
misère...  
... Le troupeau le plus vaste à la droite  
du Père.*

*Péguy*

Avant d'entreprendre la lecture de quelques aspects de ce magnifique récit de Iouri Dombrovski, paru chez Albin Michel, il n'est peut-être pas inutile d'en résumer les grandes lignes.

Nous sommes à Alma-Ata, dans le Kazakhstan, parmi quelques membres d'un musée archéologique. Une atmosphère assez lourde règne en raison de constantes arrestations, inattendues autant qu'arbitraires, et en raison de l'imminence de la guerre de 1939.

Au cours de fouilles, dirigées par l'archéologue Kimilov et demeurées sans résultat, surgissent un jour deux inconnus, porteurs de piécettes d'or et d'une partie de diadème, avec le crâne d'une jeune femme. Le même jour arrive Lina (Paulina Iouriévna), que trois années plus tôt Zybine (Guéorgui Nicolaïévitch), conservateur des Antiquités, avait rencontrée au bord de la mer Noire : ni l'un ni l'autre n'étaient restés insensibles.

Zybine veut aller à la recherche d'un poisson rare et savoureux, la marinka, et du lieu présumé des tombes découvertes par les inconnus, qui se sont enfuis, emportant leurs passeports.

Rien de tous ces événements disparates n'échappe au regard de la police. Aussi, Zybine est-il convoqué, interrogé puis relâché après avoir

dû signer un papier où il s'engageait à ne pas quitter les lieux. Au retour, il retrouve Lina.

Le lendemain, il va faire une course à la montagne avec sa collaboratrice, Clara. La police vient l'arrêter <sup>1</sup>.

En prison, il repense ou rêve à la vie, à sa vie. Le temps et la pensée se dilatent, s'approfondissent. Zybine y puise la force de résister au défaitisme d'un compagnon de cellule, et le courage de faire face à ses instructeurs.

Pendant ce temps, son collaborateur Kornilov apprend son arrestation. Cela lui rappelle de mauvais souvenirs. Lui aussi fut convoqué, un jour, et la police réussit à l'effrayer de telle sorte qu'il « avoua » ce dont on l'accusait et qu'il n'avait jamais commis, simplement par peur et pour être libre. Mais cette attitude fit naître en lui un profond et irréparable dégoût de lui-même.

Il va boire dans un café où il rencontre un pope défroqué, chargé de l'inventaire au musée. Le pope l'entretient de propos profondément religieux. De retour chez lui, Kornilov apprend que Potapov — responsable du musée — a été arrêté. Dacha, nièce de Potapov, qui lui apprend la nouvelle, avoue à Kornilov qu'elle l'aime. Il est à nouveau convoqué par la police : il se laisse prendre dans les filets du « système », voulant sauver le pope qu'il croit poursuivi. Il ira de compromission en compromission pour apprendre, un jour, que le pope l'a trahi et calomnié.

Puis, nous retrouvons Zybine et la vie à l'intérieur de la prison où doivent comparaître Lina, puis le vieux menuisier du musée. Tout cela permet de mieux saisir ce qui se passe dans les coulisses de la prison et de la police.

<sup>1</sup> Juste auparavant, Zybine est frappé par la vue d'arbres qui lui paraissent bizarres : « C'était effectivement du bois mort, des cadavres d'arbres, d'un bleu livide ou d'un vert argenté, dont l'écorce s'en allait par morceaux, se ratatinait et tombait comme des lambeaux de peau. Des serpents de clématites sauvages, souples, sinueux et tenaces, enlaçaient les branches desséchées. C'étaient leurs feuilles qui verdissaient gaiement aux fourches tourmentées, et leurs fleurs, ventouses et tentacules, qui paraient cette mort d'une beauté resplendissante. » (77) Beau symbole de toute l'histoire.

Un jour, Zybine trouve un nouveau compagnon de cellule, Guéorgui Matvéiévitich Kalandarachvili, ancien aristocrate, ami et bienfaiteur du jeune Staline. Au contraire du premier compagnon, Bouddo, celui-ci donne des conseils de courage et de grandeur. Zybine est alors confronté à un nouvel instructeur, jeune et brillante femme : le lieutenant Dolidzé, qui finira par être ébranlée par les propos et l'attitude de Zybine.

Tout se termine de façon inattendue. Une épuration dans les cadres de la prison, la libération de Kalandarachvili qui ne craint pas d'évoquer ce qu'il a vu et enduré, et la libération de Zybine qui rencontre, en ville, son ancien instructeur, Neumann, mis à pied, et son ancien collaborateur, Kornilov.

Le récit recouvre une période qui ne dure guère plus d'un mois (cf. 325, 421). Il comprend cinq parties, de sorte que la troisième avec trois chapitres, constitue le centre matériel et, si l'on y prend garde, le centre spirituel du roman. Sorte de « mise en abîme »<sup>2</sup>, sorte de récapitulation au sens de S. Irénée, c'est-à-dire de reprise du tout, qui se trouve comme accompli à un niveau supérieur. Chaque fil du roman trouve ici son nœud vital et son explication. Il s'agit du mystère de la vie, de l'enseignement et de la mort du Christ, avec toutes les réactions humaines qu'il a déclenchées. « Mon pauvre ami (dit le pope) avec une amère douceur, depuis le temps que je raconte cette histoire, personne n'y comprend rien. Rigoureusement rien. Et vous non plus n'avez pas compris. Elle est pourtant si simple ! Seulement voilà, c'est une histoire qui fait mourir. Ou trahir... » (237).

<sup>2</sup> Il s'en trouve d'autres dans le roman : Zybine est vaguement impliqué dans un premier procès — injuste — où son rôle sera déterminant, en sorte qu'il se fera remarquer de Lvovitch (94-97, cf. 305) ; un souvenir de collègue, où un de ses camarades s'était hissé au poste de président du « comité des élèves », faisant régner une terreur universelle, s'efforçant de susciter des compromissions et des « aveux » avant de se laisser peut-être prendre lui-même un jour, car « tout peut arriver au bout de vos routes... » (99-103, cf. 317-319). Enfin, lors d'un premier interrogatoire, Zybine provoque et devine une faille entre les membres de la police : Anikéïeva s'oppose à Zéliony, comme plus tard Dolidzé aux autres (56).

## Le pape

Mais, arrêtons-nous un instant à cet étrange personnage. On l'appelle Père André Ernestovitch Koutorga. Il fut bagnard dans le Grand Nord où il prit l'habitude de boire — habitude qu'il entretient présentement chez la Louve, brave femme qui s'occupe de ses habits et qui lui offre la pauvre tendresse dont il a besoin. Il vit presque en villégiature chez sa fille qui est agronome (180, 181). Homme intelligent, cultivé, entreprenant (cf. 219 ss., 228 ss.), marié deux fois, défroqué... il fait penser à un athée qui aurait la foi ! Fraternel et traître, buveur, paillard et religieux, il constate, mais avec joie, qu'il a manqué sa vie (182). Son père, « histoire vivante de la pensée russe » (220), fut lui aussi très grand « pécheur devant l'Eternel », journaliste et poète, athée intraitable, il finit par se pendre au grenier (220-222).

Voilà dix ans et davantage encore que le P. André médite un livre sur la Passion du Christ, à la lumière de la situation actuelle. Il s'arrête longuement à certains personnages, dont nous sentons souvent si proches : Pilate (227 ss., 232 ss.), Judas (210 ss.) « un homme qui a terriblement présumé de ses forces, qui a assumé un fardeau trop pesant pour lui et s'est écroulé sous le faix. Il y a là une leçon éternelle pour nous autres, faibles humains : ne soulève pas une pierre que tu ne saurais porter, ne joue pas sottement au héros. Les trois quarts des traîtres sont des martyrs manqués » (185). Il évoque<sup>3</sup> également un mystérieux disciple du Christ, lui aussi traître, mais en secret (211 ss.), comme beaucoup d'hommes. C'est pourquoi, Kornilov bouleversé par ces propos et ses propres agissements s'écriera, peu après cette conversation, en présence de Dacha devant qui il éprouve une honte épouvantable : « J'aurais voulu savoir comment il a vécu après. Pas mal du tout, je suppose. Je le vois très bien rangé, des voitures, marié et ayant oublié son maître. Il a même dû le rendre responsable de tous ses ennuis. Il disait sûrement : " A cause de ce Jésus, j'ai bien failli ne pas

<sup>3</sup> Le pape s'appuie sur un Talmud de Jérusalem, publié en 1645 à Amsterdam (212).

m'en tirer !" A moins qu'il n'ait fait carrière comme martyr. Ou en racontant ses souvenirs. Le genre : " Du temps que le Christ et moi étions en Galilée, il m'a dit un jour... " C'est même le plus sûr. Pourquoi se serait-il pendu, puisque personne ne savait rien ? Ce sont les traîtres avérés qui se pendent. Les traîtres secrets vivent. » (254)

Pour le P. André, le Christ n'a rien d'un Sénèque, d'un stoïcien (230-231), pas plus que ses apôtres et disciples. Le Christ est un pauvre homme, très humain, et personne n'a pu ni osé le présenter autrement, à l'origine. « Oui, la plus terrible des impostures : dire vrai ! Mais ils n'ont pas osé supprimer cette impuissance, cette souffrance infiniment humaine. Faible et sans pouvoir, Dieu est resté Dieu, le Dieu des hommes... » (229). Toute l'œuvre du Christ tendait à rétablir l'homme dans ses droits : «... il était une chose qu'il comprenait mieux que les poètes, les philosophes, les orateurs et les politiques : que le monde était mortellement las, qu'il avait perdu la foi, qu'il n'avait plus la force de vivre. Une seule issue subsistait donc : rétablir l'Homme dans ses droits. Mais il savait aussi, et c'était l'essentiel, que pour cela il fallait mourir (...) d'une mort ignoble. » (188-189) Car Jésus aima, révéra, plus même que sa propre vie, l'œuvre confiée par le Père et qu'il n'osa trahir (230) : le pardon divin qui recrée, un pardon donné du dedans : « ... même Dieu, vous m'entendez, même Dieu n'a pas osé pardonner aux hommes du haut des cieux, parce que la valeur d'un tel pardon eût été nulle. Non, descends de ton Sinaï, mets-toi dans la peau infâme de l'esclave, vis et fais pendant trente-trois ans le métier de charpentier dans une bourgade crasseuse, subis tout ce qu'un homme peut subir venant des hommes, et quand ils se seront bien moqués de toi, quand ils t'auront flagellé à coups de fouet et de chaînes, (...) puis traîné au bout d'une corde et cloué nu — nu, entendez-vous, nu — au poteau d'infamie et de dérision, alors, du haut de ce gibet atroce, demande-toi : et maintenant, aimes-tu les hommes comme avant ? Et si, même alors, tu réponds : " Oui, maintenant encore je les aime, je les aime tels qu'ils sont, je les aime malgré tout ", alors pardonne ! Car ton pardon sera chargé d'une si formidable puissance que quiconque croira qu'il peut être pardonné par toi, celui-là sera pardonné... » (184-185).

C'est ce pope-là qui est entré si profond dans le mystère du Christ Sauveur des hommes, non seulement par la pensée mais aussi par la

souffrance, c'est ce pope qui, lamentablement, calomniera et trahira Kornilov (246 ss.)<sup>4</sup>.

Le pope au « visage d'icône » (219) était aussi un instrument entre les mains du régime policier et « quand on prend le poisson de la vérité à l'appât du mensonge, tout est possible » (54).

## **Kornilov**

Mais qui est ce Kornilov, Volodia Vladimir Mikhaïlovitch ? Un jeune archéologue, fils d'un juriste qui lui a légué « deux pleines bibliothèques de droit, et j'ai été assez idiot pour les lire tous... » (177, cf. 210). Ces lectures lui ont donné le sens du respect des autres, un authentique idéalisme. Mais tout cela fut réduit à néant par un instructeur lors d'une convocation à la police. Il perdit, sous la contrainte de la peur et du mensonge, tout respect des autres et de lui-même (cf. 47, 119-120, 177, 225, 245). Profondément déçu de lui-même, de sa vie dérisoire et ratée — il l'avoue avec rage (182) —, atteint de paludisme, il boit abondamment, court les filles, tient des propos qui, politiquement, le compromettent autant que ceux qui l'écoutent (45 ss.). Il se méprise. Il se méprise de se sentir méprisé (cf. 194-195) par le pouvoir, ne sachant lui résister (251). Toujours par idéalisme, il veut « sauver » le pope qu'il croit menacé par le NKVD et se laisse prendre dans ses filets : « Dans ce magma mesquin, maussade, incongru, cafardeux, lancinant comme une rage de dents, Kornilov se sentait comme exclu de l'existence, littéralement malade, mais incapable de fuir cette maladie, d'en guérir, puisqu'elle était lui-même. Il souffrait aussi de s'être fourré dans ce guêpier. On ne lui demandait pourtant rien ! Il avait voulu sauver ce vieux prêtre ! Sauveur, commence par te sauver toi-même ! Car maintenant, on le convoquait, on l'obligeait à écrire, à raconter, à biffer, à corriger. Sous les coups de gueule, les menaces, il lui fallait louvoyer, voire se justifier. Il s'était pourtant juré... Lui, mais qu'avait-il compris à ce monde ? Et surtout que faire de soi ? Aussi se soûlait-il. » (218)

<sup>4</sup> Dacha lui dira : « ... sa fille elle-même l'a renié (...) ce n'est pas une relation pour vous » (240). Mais, Kornilov ne tardera pas à lui rétorquer : « Ces menteries sont arrivées jusqu'à vous — votre oncle s'en est chargé —, et vous parlez le langage des autres » (240).

Vendu par le pape, il éprouvera un sentiment de radicale déception : « Je croyais en vous, et vous m'avez menti... » (247). « J'avais foi en vous comme en Dieu, et vous m'avez menti. » (251)

Il finira par être assimilé au « système » comme indicateur — « cette petite gouape de Kornilov » dira de lui Neumann (404) —, avec pour nom de code le Taon (250), et fréquentant l'échoppe qui convient « aux clients sérieux » (427). Mais auparavant, il ressentira un tourment, une honte brûlante en présence de la jeune Dacha, qui lui avoue son amour et sa tendresse : « Vous ne devez pas m'aimer, lui dit-il, je ne suis pas l'homme qu'il vous faut » (253), et il la quittera sur ces mots : « Vraiment ? Vous m'aimez ? Magnifique ! Vous savez, il paraît que le deuxième traître, le traître inconnu, avait une épouse aimante. Et c'est ici que ça devient palpitant : lui a-t-il dit quelque chose ? ou non ? Je pense que si, et qu'elle lui a répondu : " oublie donc cette vieille histoire. Il n'est pas permis d'être aussi sensible et de se tourmenter toute une vie pour des vétilles ! " Ainsi, en tout cas, devrait réagir la femme qui aime. Et c'est pourquoi petite Dacha, l'amour, si c'est ça, est une belle ignominie. » (255)

## **Deux présences antithétiques**

Rien de moins manichéen que l'univers des hommes et des événements de ce récit. Néanmoins, deux présences mystérieuses ne cessent de solliciter et d'animer cette limaille humaine. Le livre s'achève, en effet, sur ces mots : « Quant à cette peu réjouissante histoire, elle est arrivée l'an cinquante-huit après la naissance de Joseph Vissarionovitch Staline, le génial guide des peuples, c'est-à-dire l'an mil neuf cent trente-sept après la naissance de Jésus Christ, année néfaste, torride, grosse d'un avenir terrifiant. » (429)

Nous nous trouvons donc en présence d'une sorte d'Anti-Christ (auquel toutefois il n'est jamais totalement assimilé, la pensée de Dombrovski demeurant toujours très nuancée et respectueuse de l'être humain, quel qu'il soit) : Staline. Celui-ci se veut omniscient (17, 130, 215) ; il est omniprésent (71 ss.), se situe au-delà des notions de bien et de mal : « Le grand malheur c'est qu'en l'occurrence les notions de bien et de mal n'étaient pas applicables. Pas plus que la phrase : " Caïn, Caïn,

qu'as-tu fait de ton frère ? " <sup>5</sup> Rien ne convenait, aucun sentiment humain, aucun mouvement du cœur. S'il avait vaincu, c'était justement pour avoir compris, dès son jeune âge, que rien de tout cela ne convenait. Une fois pour toutes il s'était délivré de tous les doutes... » (273).

A diverses reprises, il fait siennes les paroles du Christ, auquel il se substitue (71, 73, 161, 223). Il préside à un univers où règnent la nécessité raide, tranchante et sans âme, univers de la discipline absolue qui étouffe le droit (70, 74, 262), où la liberté est définie comme « intellection de la nécessité » (264), où les consciences se voient forcées (344, 345), où se répand partout la peur, source de haine (69, 70, 202, 253, 385, 392), où les meilleurs risquent de s'effondrer et de se rendre (290-291). Car l'homme est capable de tout, quel qu'il soit, du meilleur et du pire <sup>6</sup>. Aussi, « la question fondamentale n'est pas « qui ? », mais « quand ? », « où ? » et « dans quel but ? » (cf. 23-25) <sup>7</sup>.

Dans ce monde cruel et tragique, qui permet à l'arbitraire de triompher, l'amour et le respect de la justice, de la vérité, deviennent proprement la faculté de l'inutile (cf. 55, 74, 320-321, 409) : car seul compte l'utile. A telle enseigne que la connaissance de l'art dramatique permet de devenir un excellent instructeur dans les cadres de la police. « C'est là que votre séjour à l'Institut du Théâtre (confiera Roman Lvovitch à

<sup>5</sup> A diverses reprises, le personnage biblique de Caïn est évoqué. Lors d'un entretien entre Bouddo (qui aspire à ce que Zybine se rende en livrant, à tort et à travers, tous ceux qu'il connaît) et Zybine (163-164). Le P. André cite l'écriture dans un de ses textes relatifs à la Passion du Christ et qu'il lit à Komilov : « ... Mais dans cette affaire, le sang de l'innocent et le sang de tous ses descendants encore à naître retomberont sur le faux témoin jusqu'à la consommation des siècles. Car le Seigneur a dit à Caïn : " La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. " Si Adam a été créé unique, c'est pour que tu saches que qui fait périr une âme fait périr le monde et qui sauve un innocent sauve l'humanité entière. Si un homme, en effet, laisse mille empreintes de son sceau, elles seront pareilles, alors que Dieu, en prêtant à Adam le visage de tous les hommes, a fait en sorte qu'ils soient tous égaux mais que pas un ne soit semblable à un autre. Voilà pourquoi il importe que tu saches : l'univers a été créé uniquement pour l'amour de celui qui comparait en ce moment devant nous et dont la vie est suspendue à tes paroles... » (226-227).

<sup>6</sup> « Le ton implacable du vieillard effrayait Zybine. Était-ce possible de railler ainsi la misère humaine ? Celui-là avait eu la chance d'être solide comme un roc. Mais les autres étaient-ils coupables de leur faiblesse ? De quel droit rire de leur souffrance ? » (323-324) Ce genre de réflexion est très révélateur du ton si caractéristique et attachant du livre.

<sup>7</sup> La réalité défigure les idées, comme les circonstances transforment l'homme ou sa saisie de la réalité (cf. 315).

sa jeune nièce, le lieutenant Dolidzé) devrait vous rendre d'immenses services. C'est la meilleure des écoles pour un instructeur. Parce que tout dépend de votre aptitude à pénétrer un caractère, à vous incarner dans un personnage. Sur ce point l'écrivain, l'instructeur et l'artiste se rejoignent. » (354)<sup>8</sup>

Il y a pire encore. Roman Lvovitch lui-même exploite ce qu'il voit et entend lors des cruelles séances d'interrogatoire, pour en faire des romans et des pièces de théâtre à succès... politiques et financiers ! (303-305, 308-309). Il est sur le point de publier ainsi une nouvelle œuvre, dont le sujet sera : « La régénération morale d'un saboteur sous l'effet de nos méthodes humanitaires d'instruction. Un drame à deux personnages, d'un côté l'idéal, de l'autre le réel ; d'un côté ce qui est, de l'autre ce qui doit être ; d'un côté la fiction, de l'autre notre austère réalité soviétique » (310).

Par ailleurs, tout dans ce monde est désaffecté ou en voie de l'être. Le musée de Alma-Ata n'est qu'une ancienne cathédrale (49, 63, 179, 206) ; les cimetières ne sont plus respectés (59-60, 140, 143) ; la vraie science est morte, remplacée par les techniques policières (36, 385-386). A tout instant, on évoque la vérité : « Ditez-vous la vérité ? — Je ne fais que ça. Mais tout le monde, ici, se moque de la vérité » (267, cf. 51, 55, 84-86, 149, 315, 322, 355). L'homme lui-même apparaît désaffecté : il se sent seul, « désespérément vide » (409), dans un univers vide (415-416). C'est qu'on a joué aux galets avec lui : « l'ennui, c'est que le galet garde sa couleur, tandis que l'homme, un jour, il est blanc, le lendemain il est jaune et, au bout d'un mois entre vos mains, noir comme la nuit noire. Mais en dedans. A la surface, la couleur ne bouge pas. Au contraire : elle ne s'arrête pas de blanchir. Rappelez-vous vos témoins. Tout ce que vous leur demandez, ils le confirment » (386-387).

Rien ne résiste à cette immense entreprise : ni la science, ni la politique, ni l'esthétique, ni le droit — cette faculté de l'inutile —, « une des chaînes dont la bourgeoisie a chargé le prolétariat. Mais nous le délivrerons de ces fers » (320-321, cf. 55, 74, 322, 391, 409).

<sup>8</sup> Au terme de cet entretien, Tamara mi-sérieuse mi-ironique s'écriera : « D'après vous, en somme, nous sommes des créateurs ? » (346, cf. 303)

Sollicité par un ancien ami et bienfaiteur, devenu un habitué des prisons, Staline le graciera ni par reconnaissance, ni par amitié, mais... au nom de la loi ; après avoir fait trembler et désespérer un attaché qu'il questionnait sur ce qu'il convenait de faire, il dira enfin : « Vous voyez, c'est la loi soviétique qui, dans sa clémence, nous prescrit de libérer ce vieillard » (370).

Ainsi dans cet univers, à la limite, l'homme n'est plus. « L'humanité a choisi le mal et le mensonge : elle a mérité sa perte. Rappelons les singes et recommençons » s'écrie Zybine rêvant de Staline (73-74). Sans doute, celui-ci joue-t-il un grand rôle, un rôle prépondérant, mais il n'est pas seul. « Je sais seulement que cela ne peut pas exister et que cela existe, et que nous sommes donc en pleine folie. Non pas la folie d'un homme — ce serait trop simple —, mais peut-être une maladie mentale de l'humanité entière » (393)<sup>9</sup>.

L'autre présence latente est celle du Christ et des hommes qui tournent autour de lui : de Judas à Pilate, en passant par les apôtres, en particulier Pierre, le traître inconnu et le bon larron (qui est l'objet d'une fort belle évocation aux pages 411 et suivantes). Tous les hommes, même les pires, gardent quelque chose de complexe, de profondément humain et d'inexplicable. Dombrovski tente même, non pas d'excuser, de justifier Staline, mais de le comprendre, de le regarder comme vous et moi, comme un autre lui-même (cf. 270-274, 359-374). De même le pauvre et misérable pope se reconnaît le droit d'absoudre les autres au nom de tout ce qu'il a enduré et souffert, il ose le faire du dedans de sa souffrance, « l'ennui, c'est qu'ayant enfin mérité ce droit, nul n'en a plus que faire » (185).

Ainsi, sans cesse, l'auteur nous présente-t-il un univers que certains perçoivent d'une grisaille étonnante (299), mais où se mêlent, en chaque être, en chaque attitude, en chaque propos des abîmes de ténèbres et les gouffres de lumière. Mais la vraie beauté, la vraie lumière, la vraie liberté, la vérité vraie ne semblent plus pouvoir être reconnues que dans le rêve, où s'inversent — par rapport à la cruelle réalité — les

<sup>9</sup> « Le monde succombera non à leur force, mais à sa propre faiblesse. » (72)

valeurs. « Le rêve était liberté. La lumière était prison, une prison qui empoisonnait le rêve (...). C'est ainsi que commençaient ses cauchemars : le rêve et la réalité se mêlaient, se chevauchaient, l'écartelaient, et il s'éveillait en sursaut. » (135-136)<sup>10</sup>

Rien n'empêche de contempler la splendeur du monde au cœur de cet univers concentrationnaire. A tout instant, au cours du récit, on sent affleurer une extrême sensibilité à tout ce qui est beau, depuis les fruits et légumes du marché (34 ss.), la marinka, poisson au goût savoureux qui fait rêver et agir Zybine, jusqu'à la beauté insultante, parce que terriblement déplacée, de verres dans lesquels on fait boire, au restaurant de la prison, le vieux détenu libéré par « la grâce » de Staline : « Le vieil homme souleva son verre, un verre à pied, couleur topaze, frappé d'un léopard d'or, le contempla par transparence, y toqua discrètement et le cristal émit un vibrato mélancolique qui s'éteignit lentement. — Du verre de Venise, murmura-t-il, sans doute un bien de famille. Une vraie pièce de musée... » (390), en passant par un livre appartenant au même noble vieillard, un Tacite : « La rigueur géométrique de la mise en page, la pureté cristalline de l'impression apaisaient comme une gorgée d'eau fraîche » (316)<sup>11</sup>. Sans oublier l'émouvante beauté de la nature. Zybine, appelé à un nouvel interrogatoire, s'assit « et étouffa un cri. La fenêtre inondée de soleil donnait sur la cour de la prison et l'allée des peupliers. On les avait plantés lors de la fondation de la ville<sup>12</sup> quand il n'y avait pas encore de prison, sur la route qui montait vers la montagne. Et Zybine se sentit tout désemparé devant cette richesse de verdure. Tout cela bruissait, ondoyait, vivait de toutes ses feuilles, de chaque pousse, de la moindre veinule. Ces arbres étaient gais, libres, vivants. A lui qui depuis tant de jours ne voyait que le ciment gris du plancher, l'ampoule grise dans sa cage noire et un mur lisse, couleur de vase, où l'œil ne trouve rien à quoi s'accrocher, cette

<sup>10</sup> « Qu'est-ce que vous venez me parler de patrie ? Vous n'avez jamais eu de patrie et vous ne pouvez pas en avoir. Qui foule aux pieds la liberté n'a que faire d'une patrie. Car la patrie sans la liberté, c'est une prison. » (403)

<sup>11</sup> L'auteur ajoute : « Les livres de ce temps participent de l'éternité. On dirait qu'avec eux le XVII<sup>e</sup> siècle défie le XVIII<sup>e</sup>, le XIX<sup>e</sup>, le XX<sup>e</sup> — et, pourquoi pas, le XXI<sup>e</sup> —, pour ce qui est de l'élégance dans la dignité. Ils semblent détenir la suprême aisance de la vérité... » (316).

<sup>12</sup> Zybine aime à retourner aux racines, celles de la ville (59-60), celles de la foi (67). C'est un archéologue !

richesse fabuleuse semblait un miracle. Il avait oublié que cela pût exister, alors que c'est l'essentiel (...). Ces sentiments se reflétaient sans doute sur son visage, car le procureur aussi restait silencieux » (266, cf. aussi 12).

Ainsi cette splendeur du monde a raison des murs les plus épais, ceux de la prison comme ceux d'un cœur endurci. Elle parvient parfois à l'intérieur de la forteresse — qui ne cesse de grandir, de proliférer à la manière d'une maladie mortelle<sup>13</sup> — convoyée, par exemple, par un vieillard éméché qui cache un ballot de pommes et qu'il parvient à faire remettre à Zybine par le lieutenant Dolidzé. A lire cette admirable scène (348-355), on se croirait en présence d'une transcription moderne du chapitre neuf de l'évangile selon S. Jean. Le vieux menuisier a le même humour, le même bon sens, la même effronterie narquoise qui met à nu la malhonnêteté des protagonistes. « La dernière fois, quand je suis rentré d'ici chez moi, j'ai réfléchi. Vous avez vu les types qui ramassent les chiens en ville ? Ils les attrapent avec des filets dans la rue, ils en bourrent une pleine charrette, et fouette, cocher ! A chaque coup que la roue accroche une borne, les pauvres bêtes basculent les unes sur les autres, et les voilà qui s'entremordent, même que les types de la fourrière ont beau gueuler et taper sur les barreaux, les clébardes continuent de se bouffer. De ce temps, la charrette roule. Et elle les emmène tous se faire écorcher avec des pinces de fer. Nous sommes pareils. Alors pourquoi on s'en voudrait les uns aux autres ? Il dit des choses sur moi, moi sur lui, la charrette roule, et on finira dans la même fosse. — Mais, vous avez dit la vérité ? — Au point où il en est, vérité, mensonge, c'est tout un pour lui. On ramène pas les morts du cimetière à la maison. Surtout qu'ils puent déjà ! Mais les pommes, passez-les-lui. Chez nous, à Pâques, on en met sous les croix des tombes, histoire que les morts aient leur part de fête. Celles-là, c'étaient ses préférées. Il sera bien content.

Elle prit les pommes. » (355)

<sup>13</sup> « Ce bâtiment a cinq étages. Nous sommes au deuxième. Ce bureau porte le numéro 325. Dans chacun de ces bureaux, il y a deux personnes. Est-ce que cela ne vous dit rien ? — Cela me dit beaucoup, lieutenant Dolidzé, répondit-il, tristement rêveur. L'année dernière, il n'y avait que quatre étages ; trois, il y a deux ans, et quand j'ai débarqué dans cette ville, seul existait le rez-de-chaussée. Vous enflez, c'est exactement comme les noyés. Avant trois mois, il vous faudra un gratte-ciel... » (383).

Il convient ici de relever le rôle combien pacifiant et lumineux des femmes à travers tout le roman. Aucune, peut-être, ne tourne vraiment le dos à la beauté, à la bonté et à la vérité. On pourrait écrire une belle étude sur chacune d'elles, toutes participant, chacune à sa façon, au même univers<sup>14</sup> : celui de l'herbe ou de la fleur qui transperce le macadam, ou celui du macadam dont finit par triompher l'herbe ou la fleur. Tel fut le cas de la nièce de deux cousins d'origine juive : l'un, Roman Stern Lvovitch « haute personnalité moscovite » (277), l'autre, Neumann, instructeur de l'affaire Zybine.

Elle s'appelle Tamara Guéorguiévna Dolidzé, fille d'un cardiologue célèbre (342). Après avoir passé deux ans à l'Institut du Théâtre, elle entra dans une école de « droit » — laquelle ? son père n'a pas cherché à le savoir ! — et prépare une thèse sur « les principes tactiques de l'instruction préalable dans les affaires d'agitation contre-révolutionnaire » (342). Elle a déjà à son actif d'être parvenue à démanteler une bande, au centre de laquelle agissait une vieille veuve qui récoltait l'argent nécessaire pour soulager les peines des prisonniers et de leurs familles (290-291). D'abord décidée à poursuivre sa carrière, malgré tout (378) ; mais peu à peu, l'attitude, les propos de Zybine, du vieux menuisier, les révélations de Kalandarachvili — le vieux prisonnier libéré par Staline —, la découverte d'un dossier secret : un rapport médical préconisant l'utilisation du sang des condamnés à mort pour les transfusions (396-397) : tout cela finit par l'ébranler en profondeur et elle comprend que, par amour de la vérité humaine, il lui faudra... retourner au théâtre ! Peut-être que le moment où, au tréfonds d'elle-même, elle s'est retrouvée, ce fut au cours d'un interrogatoire au cours duquel Zybine n'hésite pas à lui dire tout ce qu'il pense. Emue, elle ira jusqu'à lui donner un verre d'eau à boire, à éponger son faible front. Puis, au moment où elle téléphone pour appeler la garde qui le conduise à la cellule, Zybine se dresse et s'effondre. « Elle hurla. Lui gisait, immobile. Une monstrueuse poire rouge enflait au-dessus de l'arcade sourcilière. Elle s'agenouilla et souleva précautionneusement la tête. Au

<sup>14</sup> Relisez au moins l'interrogatoire subi par Lina (291-297) et la scène à l'infirmerie. Scène si proche de celle que nous trouvons chez Soljénitsyne dans le chapitre 29 du *Pavillon des cancéreux*.

creux de sa main, une artère du crâne palpitait. Un liquide poisseux lui englua les doigts. Le silence et la nuit enveloppaient la Grande Maison. Il n'y avait qu'eux deux à l'étage, elle à genoux, lui soutenant la tête et répétant, d'abord tout bas, puis de plus en plus fort : « Mais qu'est-ce qui m'arrive ?... Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce que c'est donc ?... » tandis que le combiné, où grésillaient des voix, se balançait stupidement au bout du fil. Tel fut le spectacle qui s'offrit à la garde. » (388) Etrange Pietà des temps modernes !

Le regard de Dombrovski, nous l'avons déjà vu, est si respectueux, si transparent, si mystérieusement purifié, semble-t-il, par une secrète prière qu'il décèle tout ce qu'il peut y avoir d'humain, de pauvrement, d'humblement humain en chacun de ces tortionnaires. Et là encore une étude particulière serait la bienvenue pour illustrer cette affirmation. Eux aussi, ce sont des hommes, malgré tout, avec leurs petites ambitions et leurs rivalités<sup>15</sup>, leur minables aventures amoureuses, leur carrière triste et pour eux-mêmes attristantes<sup>16</sup>. Partis de rien, souvent d'une pauvreté humiliée, ils parviennent à n'être qu'« une émanation du néant. Ils ne savent pas ce qu'ils font » (384). Pourquoi, dès lors, les haïr ? Ecoutons le monologue intérieur dont l'auteur gratifie Neumann : « Pauvre papa qui me traitait de propre à rien ! N'empêche que j'ai fait mon chemin. Si tu voyais, papa, le bel uniforme que je porte maintenant ! Si tu voyais le beau bureau où je travaille ! Et, surtout, si tu savais de quelles affaires je m'occupe ! C'est vrai que me voir dans ce métier t'aurait peut-être peiné. Mais je t'aurais expliqué que de notre temps ce n'est pas moi qui suis coupable envers les autres : c'est eux envers moi. Coupables, sans rémission, à perpétuité, sans pitié... Tu aurais bien fini, papa, par me croire » (310).

<sup>15</sup> Parlant de Neumann, il dit : « Il redevenait alors l'être ordinaire et fruste qu'en avait fait la petitesse de ses désirs et de ses besoins, fruits de sa morne et indigente existence. » (298) Par ailleurs, nous apprenons à diverses reprises que la police de Alma-Ata rêvait de faire un grand procès à Zybine, procès digne de rivaliser avec ceux de Moscou (cf. 121-122, 261, 347) !

<sup>16</sup> Voyez, par exemple, le cas de Roman Lvovitch Stern : 84-86, 277, 297, 302-305, 341 ss. ; ou encore celui de son cousin pauvre, Neumann, au regard angoissé : 92, 94, 285, 298 ss., 333, 397, 408 ss., 414 ss.

## Zybine

Arrêtons-nous maintenant au personnage central : Guéorgui Nicolaiévitch Zybine. Le roman évoque son arrestation, son emprisonnement, sa libération : le tout ne dure qu'un bon mois : de la fin août au début octobre.

Tout d'abord, on peut affirmer qu'il caractérise bien l'homme commun, bon par nature et faible. Il a peine à croire à l'évidence et, obscurément, il la fuit (116-117, 113) jusqu'au jour où il devra en prendre acte. Ce qui le sauve, c'est sa capacité de rêve, son besoin de tendresse et de beauté et de vérité.

Arrêté, il aura le courage de faire un cruel retour sur lui-même. « Il se rappela qu'un mois auparavant, il avait fait office de témoin pour l'arrestation d'un voisin. Un militaire avait exhibé le mandat et, à la vue de cet ignoble papier dentelé (...), Zybine avait sombré dans une torpeur hébétée. Il se sentait alors si résigné, si disposé à tout comprendre, à tout accepter qu'il en avait la nausée rien que de s'en souvenir. A un moment, le voisin l'avait regardé, et lui s'était détourné promptement. » (58-59)<sup>17</sup>

Deux photographies, dont la vue l'a surpris au bureau de police, le font réfléchir : « ... le truand, c'est un fauve qu'on doit éjecter de la société... Tiens, voilà comme tu raisonnes, maintenant, camarade Zybine ! La fin justifie les moyens ? Ce qui est permis avec les bandits ne le serait plus avec le camarade Zybine ? Avec lui il faudrait respecter la légalité ? En quel honneur ?... Ecoute bien : tu vas passer un sale moment. Mets-toi bien dans la tête que ce qui vaut pour le bandit vaut aussi pour toi, et que ce que l'on n'a pas le droit de te faire, on n'a pas le droit non plus de le faire au bandit. Ne l'oublie jamais, si tu veux rester un homme » (51-52).

Solidaire du voisin, qu'il avait plus ou moins renié, solidaire des truands qu'il avait méprisés, il devient solidaire également du geôlier : « Toi,

<sup>17</sup> Il se souviendra également du manque de respect éprouvé à l'égard de sa mère (125), mère peu digne, par ailleurs, intellectuelle sans cœur (166, 168).

au fond, tu es un pauvre taulard. Comme moi. Mais on s'en sortira. Tous les deux. Compte sur moi » (170).

En prison, il se verra systématiquement — mais en vain — déprimé par Bouddo (90, 112-113, 132-133), sorte de « mouton ». Il s'en méfiera dès le début et comme par instinct : « ... ce Bouddo avait quelque chose de déplaisant. C'était sa façon de dire : " On n'y peut rien ", „ autant se préparer au grand voyage " et autres propos de non-violent, race que horripilait Zybine » (89)<sup>18</sup>. Pour Bouddo, le monde où ils vivent désormais ne permet pas que l'on croie à l'honneur (160) : seuls comptent les « aveux » (105 ss.).

Malgré ce compagnon de cellule, Zybine tiendra bon, animé par le sens de la liberté et de la grandeur d'âme et porté par un merveilleux courage.

Son souci fondamental consiste à tout entreprendre pour éviter que l'on tienne en prison son âme (cf. 101), il ne veut pas se laisser « pomper le fond de l'âme » (119)<sup>19</sup>, mais préserver la richesse irremplaçable qu'elle constitue : sa paix intérieure en dépend (cf. 165). Cette attitude implique évidemment un courage constant. L'ennemi à vaincre, ce n'est pas le policier qui se dresse devant lui, mais c'est la peur<sup>20</sup> qui mine intérieurement. Aussi, Zybine, dès le début, a pour préoccupation de « se réfugier en soi » (60), de tout imaginer à l'avance « pour s'y résoudre » (61). Il ne s'agit pas seulement de dépasser la crainte de perdre tel objet ou même la vie (cf. 253), mais d'une façon de considérer tout être, toute chose et l'existence elle-même. Un chef de police visitant une « prison de transit » est frappé de ce qu'il découvre : « ces loqueteux, ces crevards semblaient les êtres les plus heureux de la terre. Ils

<sup>18</sup> « ... il avait la sensation de quelque chose de visqueux, de retors, de fuyant, dont la nature lui échappait » (163). Les conseils prodigués largement par Bouddo avaient conduit sa propre vie (88), et à la fin du roman, on le retrouve — récompense ? — comme magasinier au camp des pêcheurs (401).

<sup>19</sup> Evoquant devant Dolidzé les relations qui la tient avec celui dont elle constitue le dossier, il dira : « Vous et lui constituez finalement un seul être, une essence platonicienne, vous perchée sur lui et le vidant de son âme goutte à goutte : pendant un mois, deux mois, trois mois... » (381).

<sup>20</sup> Kalandarachvili lui donnera trois consignes : « n'avoir peur de rien ; ne faire confiance à personne ; ne rien demander » ainsi seulement « dans les camps on peut vivre, et l'on peut en sortir sans avoir perdu figure humaine » (314).

n'avaient plus peur de rien (...), tout avait été surmonté, dépassé » (279-280, cf. 147). Non seulement Zybina osera faire face, en répondant ouvertement par des réflexions pleines de malice, d'audace et d'humour, comme s'il se trouvait à mille lieues d'un interrogatoire où il risque sa vie, mais il osera se battre avec une brute qui lui avait lancé un violent coup de pied dans le genou (154-156) ; il s'amusera, un soir, à donner un cours sur l'histoire de certaines tortures qu'on lui faisait endurer (146 ss.).

Pareille attitude révèle une admirable grandeur d'âme, dont je ne retiendrai qu'un exemple. Seul dans sa cellule, il envisage l'éventualité d'un interrogatoire de son amie Paulina Iouriévna, au cours duquel il l'imagine ne pouvant que le perdre. Son monologue intérieur s'achève ainsi : « Non, je ne lui en veux pas, conclut-il à haute voix. Quoi qu'elle dise, je ne lui reprocherai rien. » Mais il en avait gros sur le cœur. » (125-126) A tort, car nous apprendrons que la déposition de Lina, pleine de courage et de malicieuse audace, sera la vérité : un beau roman d'amour (291-297).

Pour elle comme pour lui, le salut ne réside en aucune façon dans de faux « aveux », mais dans l'humble et lumineuse vérité, affirmée par delà toute crainte.

## **Conclusion**

L'impression profonde et bouleversante que dépose en nous ce magnifique récit — largement autobiographique — dépend surtout, semble-t-il, du ton.

Dombrovski a été précipité dans cet épouvantable enfer, il y a vécu ; mais il faudrait dire avec plus de justesse qu'il y est descendu en compagnie du Seigneur, « descendu aux enfers » et venu non pas pour juger ou condamner mais pour sauver. Il sait que, ici-bas, nous n'avons pas à trier l'ivraie du bon grain, d'autant plus que l'un et l'autre se partagent le cœur de chacun de nous. Tout grandit simultanément, mais seule compte une charité forte et authentique qui discerne et laisse à chacun sa chance infinie.

Dans cet univers où pardonner serait dangereux (70), où l'on ne relâche que le coupable (106, 161) : c'est à l'innocent, dans son absolu dénue-ment, dans sa radicale faiblesse de transfigurer le monde, se faisant, comme le menuisier qui apportait des pommes, le relais de la splendeur toujours présente mais cachée de l'univers. Pour chacun, l'essentiel est de consentir au repentir, comme le bon larron<sup>21</sup>, car c'est ainsi qu'il sera rétabli dans sa dignité fondamentale, et qu'il pourra recouvrer l'exercice sa faculté de l'inutile, dans tous les domaines de l'existence humaine.

Un soir, Zybine et Paulina ont fait une difficile excursion qui les conduit dans un cimetière où ils rencontrent un vieillard. « Etrange bonhomme ! Que des visiteurs aient failli se rompre les os, qu'on lui vole ses barrières, qu'un imbécile ait eu dessein d'anéantir un monument funéraire, il en parlait du même ton léger, doucement railleur, en très vieil homme qui a pris ses distances. » (140).

Voilà, je crois, le mot clef. Dombrovski, aussi bien dans sa manière de passer environ vingt-cinq ans dans les prisons que dans sa façon d'en parler, a virilement su prendre ses distances. D'où cette discrète, diffuse et convaincante atmosphère de tendresse humaine, si parente de celle d'un Péguy.

On dirait qu'entre lui et lui-même, entre lui et les autres ou ce qui lui arrive, s'étend l'infini qu'habite une prière jamais évoquée mais constamment active.

C'est cette distance qui lui permet de lire le regard de celui qui l'interroge : « Neumann s'appuya au dossier du fauteuil et darda un regard qui se voulait ironique. Mais il y avait dans ses yeux une angoisse que Zybine devinait perpétuelle. » (92, cf. 94)<sup>22</sup>

<sup>21</sup> Il faut lire cette merveilleuse évocation du bon larron (409-416). Neumann y semble imperméable : « ... il n'y avait rien en lui qui pût s'ouvrir à la lumière » (409) ; même la bonté simple de son amie Marietta semble inefficace. Néanmoins, les dernières pages ne laissent-elles pas encore un ultime espoir ?

<sup>22</sup> « Zybine y retrouve la même expression de peur cachée » (333). Lors de leur dernière rencontre : C'étaient surtout les yeux de Neumann qui le stupéfiaient, ce regard de simple tristesse humaine » (426).

Distance qui s'exprime également par l'humour et la faculté constante de rêver. Mais n'allons pas nous imaginer qu'elle cache un quelconque mépris ou un méprisable sentiment de supériorité : bien au contraire. Elle est ce qui permet une solidarité infinie, fraternelle<sup>23</sup>.

Libéré — par hasard — de la prison, Zybine rencontre Neumann qui vient d'être rayé des cadres : comme deux vieux camarades, ils vont boire ensemble !

Et le roman s'achève dans le parc de la ville où un peintre « génial » (à la manière d'un Salvador Dali, cf. 41 ss.) est en train de peindre : « Zybine était recroquevillé, bras ballants, sur son banc. Exactement le détail qui manquait : une tache noire biscornue sur la blancheur éclatante de la cabine téléphonique<sup>24</sup>, avec un premier plan de sable jaune déjà mat et un fond de sapins bleus. Le peintre crut reconnaître cet employé du musée, avec qui il s'était entretenu naguère. Au moment qu'il criait : " Ne bougez pas d'une minute, je vous en prie ", deux promeneurs vinrent s'asseoir sur le banc. Il fit la grimace, mais les garda dans sa pochade.

Ainsi un rectangle de carton conserva pour les siècles des siècles l'image de cette trinité : un commandant de la sûreté rayé des cadres ; un indicateur ivre, baptisé le Taon par ses employeurs ; et celui sans qui les deux autres n'auraient pas existé. » (428)

Gabriel Ispérian

<sup>23</sup> On pourrait citer ici l'histoire du crabe qui traverse tout le roman. Valeur éminemment symbolique : cette histoire rappelle deux choses, me semble-t-il : la fin — même amoureuse — ne justifie pas les moyens — faire souffrir un animal, si répugnant soit-il et méchant. Il faut toujours laisser sa chance à quelqu'un (14, 15, 81, 107-109, 134 ss., 166 ss., 378).

<sup>24</sup> « Blancheur éclatante » : signe de la présence-absence de Lina, que Zybine a vainement tenté de joindre ; une voix enfantine lui répondit qu'elle était partie il y a quinze jours, sans laisser d'adresse (424-425).